

L'HISTORIEN ET L'ENVIRONNEMENT : VERS UN NOUVEAU PARADIGME¹

FRANÇOIS WALTER

La prise en considération de la dimension temporelle est – et devrait être de plus en plus – considérée comme une nécessité dans toute recherche sur l'environnement. De fait, l'environnement se développe rapidement. Mais de quelle histoire s'agit-il ? Comment intégrer l'environnement dans l'histoire humaine ?

Résumé en français p. 39

L'histoire de l'environnement, institutionnalisée par ses groupes de travail, ses colloques et ses publications², pourrait bien n'être, à première vue, que la version actualisée d'intérêts déjà anciens. Telle a été, en partie, la réaction d'Emmanuel Le Roy Ladurie dans l'introduction au numéro que les *Annales Économie, Société et Civilisation*, une revue qui donne le ton à la production scientifique de pointe dans le champ de l'Histoire, consacrait en 1974 à "Histoire et environnement". Ce précurseur de l'histoire du climat percevait mal encore les potentialités novatrices qu'allait générer le rapprochement des deux termes. Il reconnaissait néanmoins n'avoir pas eu pour

autant « l'impression de céder aux impératifs d'une mode. Depuis longtemps, poursuivait-il, les *Annales* ont choisi de s'intéresser aux problèmes d'une histoire écologique... ». En ouverture, il précisait aussi que selon lui, « l'histoire de l'environnement regroupe les thèmes les plus anciens et les plus neufs de l'historiographie contemporaine... » (Le Roy Ladurie, 1974, p. 537). Il est vrai qu'à la suite de Lucien Febvre (1922) et Fernand Braudel (1949) l'école historique française avait de sérieuses raisons de croire à une tradition établie d'écohistoire. De leur côté, les chercheurs anglo-saxons et germaniques, qui ne lisent guère les auteurs francophones, se réfèrent à

des écrits fondateurs plus récents. Pour eux, les premières publications spécifiques en ce domaine remontent au début des années soixante-dix, avec notamment l'article-bilan sans grande portée théorique de Roderick Nash qui accrédite l'expression de *Environmental History* (Nash, 1970). Derrière les étiquettes éco- ou bio- dont se pare, à l'instar des produits industriels, le "prêt-à-penser" historique, est-il possible de discerner un paradigme capable de soutenir un débat scientifique sérieux face à des disciplines moins "molles" que la nôtre, qu'elles ressortissent aux sciences sociales ou aux sciences de la nature ?

31

ABSTRACT : The historian and environment : towards a new paradigm

History's *raison d'être* is the study of change and its first concern is human beings living in society. We may wonder what history can contribute to the social sciences as concerns the environment. Today we understand that the various components of natural systems undergo changes not only over the very long term but as well according to tempos similar to those of human history. Furthermore, due to recent developments in the environmental sciences, historians face a number of methodological problems. The assessment of societies as components of ecosystems compels us to reconsider the complex issue of links between environmental time and human historical time. The time scale of natural phenomena can never fully be reduced to that of human affairs. Yet natural phenomena and human actions never stop affecting each other. Historians do not

expect to study natural objects (like fauna and flora for instance) in the short run only, but also to evaluate longterm interactions between humans and their environment. Thus defined, ecohistory turns into something much wider than merely a new field in the already huge domain studied by historians. This concern implies developing new problematics and methods. In this perspective, three proposals can be made as to what history has to offer. First, historians are trained to reflect on the various time scales of natural and social phenomena. They show a strong interest not only in the purely physical aspects of environment but also in its subjective components, notably its social representations. Finally historians bring to bear their skill in multiple levels of analysis and in linking macro-historical trends to micro-historical observations.

1. Cet article reprend les termes d'un exposé présenté au colloque de la Commission nationale Suisse pour l'UNESCO "Environnement et Société : la contribution des Sciences Sociales" qui s'est tenu à Neuchâtel en 1991 (Hainard, 1992).

2. Je pense notamment à l'*European Association for Environmental History*, fondée en 1988 et qui publie régulièrement une *Environmental History Newsletter* (éditée par le Landmuseum für Technik und Arbeit à Mannheim).

LA QUERELLE DU DÉTERMINISME

Lorsqu'elle s'est constituée en savoir scientifique à la fin du XIX^e siècle, la géographie s'est présentée comme la science des relations de l'homme et de l'environnement. Confrontés au grand débat sur le poids de l'environnement dans l'histoire humaine, certains ont alors adopté des thèses d'un déterminisme strict. La géographie française, à la suite de Paul Vidal de La Blache, (1845-1918) s'est distinguée en relativisant fortement l'environnementalisme rigoureux. Mais ce sera surtout un historien, Lucien Febvre (1878-1956) qui formalisera dans un livre célèbre (Febvre, 1922) les thèses dites "possibilistes" : « Pour agir sur le milieu, l'homme ne se place pas en dehors de ce milieu. Il n'échappe pas à sa prise au moment précis où il cherche à exercer la sienne sur lui. Et la nature qui agit sur l'homme d'autre part, la nature qui intervient dans l'existence des sociétés humaines pour la conditionner, ce n'est pas une nature vierge,

indépendante de tout contact humain ; c'est une nature déjà profondément "agie", profondément modifiée et transformée par l'homme. Actions et réactions perpétuelles. La formule : "relations des sociétés et du milieu" vaut également pour les deux cas prétendus distincts. Car, dans ces relations, l'homme emprunte et restitue à la fois ; le milieu donne, mais reçoit aussi. » (Febvre, 1922, p. 391).

Ainsi réglée, la question des contraintes naturelles a suscité la plus grande méfiance chez les historiens qui, empêtrés dans le jeu des déterminations économiques, sociales et démographiques, ont parfois feint d'ignorer qu'il n'y a pas qu'un seul déterminisme et que le déterminisme est « indissociable de la pratique scientifique » (Friedberg, 1992), alors que la pratique même de l'histoire insiste précisément sur le jeu pluriel des causes et des conditions.

Reconnaissons d'emblée que les historiens ont implicitement été formés au paradigme de la séparation radicale entre l'homme et la nature, à savoir à l'idée que l'homme bénéficie d'un statut d'extériorité par rapport à son environnement. D'où le dualisme Nature-Culture, un couple de concepts particulièrement important si l'on veut comprendre l'invention d'une forme de représentation qui conditionne encore largement nos propres attitudes face à l'environnement. Ainsi, le terme de Nature implique quelque chose d'extérieur à l'homme, d'irréductible à l'humain mais en même temps d'étroitement lié à son double, la Culture. On dira pour simplifier que chaque culture a sa nature. La notion d'environnement, elle, tout en désignant aussi l'extériorité physique, intègre les éléments de l'action anthropique, ce qui est autour de l'homme, alors que le mot milieu, prisé par les biologistes, se spécifie en fonction des organismes étudiés¹.

Le statut d'extériorité et la rupture radicale entre l'homme et la Nature sont très marqués dans la tradition judéo-chrétienne. N'est-il pas banal de citer comme texte fondateur la Genèse 1,28 qui confère à l'homme un mandat de domination sur la création. Ce qu'on a pu appeler "l'arrogance chrétienne"

vis-à-vis de la Nature explique sans doute une constante historiographique qui fait de l'histoire de l'humanité une lutte épique contre une nature écrasante. « Avec le monde, écrivait Jules Michelet, a commencé une guerre qui doit finir avec le monde, et pas avant ; celle de l'homme contre la nature... » (Michelet, 1843, p. 9). Au fond, plus l'histoire se déroule dans le temps, plus on assiste à la maîtrise de l'humanité sur la Nature, grâce au progrès technologique qui sert de médiation entre l'homme et le monde : depuis le Moyen Âge, un voile technologique médiatise les rapports Homme-Nature. Aussi toutes les grandes réalisations de la civilisation sont-elles saluées, et pas seulement par les historiens, en termes de "conquête" ou de victoire qui récompense une longue lutte. On a dompté les forces hostiles, on a détruit les animaux sauvages, on a percé les montagnes, détourné les fleuves, contenu la mer ; l'homme maîtrise l'énergie électrique et plus tard le nucléaire.

Or, le paradigme dominant de la séparation ou de l'extériorité ne peut déboucher sur une véritable histoire de l'environnement. La nature, réduite à un simple substrat, à un simple cadre des activités humaines, n'est pas un objet premier d'investigation. Tout devrait

changer au moment où les sciences sociales ont accepté le paradigme de l'intégration des sociétés et des écosystèmes. Ce n'est guère avant les années cinquante que la pensée écologique a intégré l'homme à la biosphère. Vers les années soixante-soixante-dix, nos sociétés occidentales sont capables de se penser en tant qu'écosystèmes. À ce moment-là seulement, une histoire de l'environnement (une écohistoire comme on l'appelle couramment aujourd'hui) devient possible : les sociétés humaines peuvent être envisagées comme des composantes d'écosystèmes de la biosphère. Toutefois, le choix théorique d'un paradigme neuf de type macro-historique ne suffit pas à éloigner les pièges que recèle l'écohistoire, surtout lorsqu'il s'agit de rendre compte de réalités concrètes.

LES OBJETS D'UNE ÉCOHISTOIRE

Intégrer l'homme à la biosphère ne dispense pas d'insister sur l'appartenance essentielle de l'histoire aux sciences sociales. Son objet premier, par conséquent, est l'homme en société ; sa raison d'être est l'étude du temps et du changement. Qu'a-t-elle donc à dire à propos d'un objet qui semble *a priori* plus proche des sciences de la Nature que de celles de la société ?

Les spécialistes des sciences de la Nature cherchent à se prévaloir d'une connaissance objective. Il est désormais souhaitable, se targuent certains, « que les choix à long terme de nos sociétés humaines soient fondés sur la connaissance de la réalité objective plutôt que sur l'illusion anthropocentrique » (Duplessy et Morel, 1990, p. 6). Depuis une vingtaine d'années, il est vrai, de nombreuses méthodes sophistiquées ont permis de reconstituer les environnements naturels et le fonctionnement des différents écosystèmes dans le temps. Nous disposons de techniques de datation qui permettent de baliser la période postérieure à la dernière glaciation (méthodes radiométriques, dendrochronologie et paléomagnétisme). Ainsi, la paléoécologie se fonde sur l'étude des organismes fossiles et l'analyse des pollens. Très prometteuses, les recherches sur la sédimentation distinguent des phases

d'érosion intense corrélées avec les activités humaines. La présence de certaines variétés d'algues unicellulaires dans les sédiments rend possible une histoire de l'eutrophisation des eaux et même de l'acidification de l'atmosphère. Ces méthodes ont le mérite de faire la part des phénomènes naturels et des responsabilités humaines. On s'aperçoit alors que le formidable accroissement des potentialités techniques multiplie les agressions contre l'environnement. Dans ce sens, l'homme est envisagé en tant qu'organisme comme les autres ; tout au plus s'avère-t-il particulièrement perturbateur. La perspective de l'homme porteur d'une culture et capable de projets, voilà qui ne préoccupe guère une telle histoire de l'environnement¹.

D'un autre point de vue, on ne peut ignorer combien le mode de transformation et d'utilisation de plus en plus brutal des objets naturels contribue à accentuer le « divorce entre hommes et nature » (Barrau, 1990, p. 51), avec les implications que cela entraîne sur le plan des représentations mentales. Assurément, avec la révolution industrielle, un seuil historique a été franchi. Par la suite, la détérioration de l'environnement va devenir un phénomène de civilisation aux dimensions de la terre. C'est la raison pour laquelle une autre approche écohistorique a aujourd'hui la faveur des historiens familiers des méthodes de l'histoire économique et de l'anthropologie. Il s'agit d'une histoire de la culture matérielle sous l'angle de l'environnement. Tout se résume au processus suivant : « The physical and biological systems of the planet are evaluated by culture and turned into resources, which are then transformed into energy, goods and services » (Simmons, 1989, p. 20). À la limite, l'histoire peut se ramener à une succession de systèmes énergétiques avec la grande rupture environnementale que représente le passage du système énergétique fondé sur l'énergie solaire (les sociétés agricoles traditionnelles) à un autre système énergétique fondé sur l'utilisation des sources d'énergie fossile (les sociétés industrielles)². Dans la foulée, l'analyse éco-énergétique en termes de bilans des flux d'énergie est très prisée. Ses conclusions sont accablantes pour nos sociétés

dévoreuses de ressources : en une année, nous consommons l'énergie fossile du pétrole et du charbon qui a mis plus de cent mille ans à se fixer naturellement grâce à la photosynthèse.

Ces deux approches, celle qui tend à reconstituer le fonctionnement des écosystèmes du passé tout comme celle qui analyse les modes d'exploitation de l'environnement par les sociétés humaines³, sont très marquées par l'environnementalisme anglo-saxon. Or, les thèses de l'anthropologie nord-américaine ne dédaignent pas les postulats fortement déterministes. Leur procès a déjà été mené et je ne suis pas compétent pour en rajouter (Descola, 1988). Et pourtant, en histoire, ces approches connaissent un succès incontestable. Singulièrement, le rôle du climat sur les grands événements de l'histoire humaine est une hypothèse qui revient en force. Depuis une vingtaine d'années, la reconstitution des paléotempératures grâce à la stratigraphie isotopique a donné des résultats spectaculaires : « pour la première fois et de manière convaincante a pu être esquissée, voire chiffrée, la relation entre augmentation de température et croissance biologique » (Delort, 1990, p. 24). Ainsi, « l'irrésistible démarrage de l'Occident » entre le VIII^e et le XII^e siècle pourrait s'expliquer par des conditions climatiques plus favorables. Le médiéviste R. Delort, pionnier de l'éco-histoire, en déduit de manière un peu désabusée : « Il est dur pour des historiens, convaincus de la pluralité des causes et des faisceaux de conditions, de devoir admettre au moins une cause non humaine à la base même de la grande mutation occidentale » (Delort, 1990, p. 25).

D'autres déterminismes naturels donnent leur cohérence à des travaux historiques de qualité. Les « contraintes écologiques » reviennent en dernière instance chez les historiens de l'énergie (Debeir, Deléage, Hémery, 1986). La fortune du concept de *carrying capacity*, à savoir l'effectif de population qu'un écosystème peut supporter sans se dégrader, en constitue la variante la plus subtile par l'aura de scientificité que lui procure une modélisation sophistiquée (Pfister, 1990)⁴.

3. Notons qu'en allemand, on tend à remplacer *Umwelt* (environnement) par le terme *Mitwelt* plus intégrateur de l'homme à la biosphère, ce qui permet de minimiser la portée épistémologique de la rupture et de l'extériorité.

4. Comme bon exemple de ce type d'histoire, on se reportera à l'ouvrage de Neil Roberts (Roberts, 1989).

5. Un bon exemple de ce point de vue à prétention holistique chez Sieferle (1982).

6. Une telle division est aussi celle de Donald Worster (Worster, 1988, p. 297).

7. Le parcours de ce chercheur est d'ailleurs très caractéristique. Après avoir cherché à tout expliquer par le climat (Pfister, 1984), il s'est attaqué à la reconstruction des écosystèmes du passé (Pfister, 1990) avant de reconnaître, malgré lui, que les composantes humaines sont plus importantes que le climat dans l'évolution des sociétés agraires (propos cité par Radkau, 1993).

Et pourtant, les risques que comporte la mise en relation d'une histoire de la nature et de l'histoire de l'homme sont connus depuis longtemps. Soucieux d'y échapper, Emmanuel Le Roy Ladurie, au seuil de son *Histoire du climat*, proposait « de s'affranchir radicalement des préjugés anthropocentriques » (Le Roy Ladurie, 1967), autrement dit de séparer "l'histoire physique" de "l'histoire humaine", comme en géographie, et de mener une histoire du climat pour lui-même, « une histoire climatique pure » afin de renvoyer à une étape ultérieure, « la constitution d'une histoire écologique », celle des incidences humaines des phénomènes naturels. Travaillant selon de telles prémisses, de nombreux historiens ont donné son élan à la conquête de nouveaux territoires, par l'étude des objets naturels. Je pense en particulier aux recherches stimulantes de Robert Delort qui a conféré ses lettres de noblesse à l'histoire de la faune et de la flore (Delort, 1984 et 1993 A), tout en œuvrant à rendre crédible une "écologie historique" globale (Delort, 1983-84).

34

CE QU'EST L'HISTOIRE DE L'ENVIRONNEMENT

À vrai dire, depuis dix ou quinze ans, les historiens tâtonnent à expérimenter les méthodes qui leur permettront d'aborder la seconde étape entrevue par Le Roy Ladurie et de constituer une véritable écohistorie. Pour ne pas se laisser piéger par le réductionnisme d'un quelconque néo-déterminisme écologique, la seule attitude épistémologique défendable consiste à repenser en termes d'interactions les relations de l'homme et de l'environnement. C'est pourquoi Robert Delort, lorsqu'il délimite le champ, assigne précisément aux historiens "l'étude dans le passé des conditions naturelles et culturelles qui ont agi et réagi sur l'homme et avec l'homme" (Delort, 1993 B, p. 6). Autrement dit, l'écohistorie doit expliquer comment s'opère dans le temps l'intégration des sociétés et des écosystèmes. Il faut faire échec à la rupture Nature-Société et affirmer l'historicité de leurs relations dynamiques et dialectiques. Si

l'histoire tient à son identité de science sociale, on pourra suivre le programme esquissé par G. Guille-Escuret pour une problématique résolument socio-écologique et anthropo-écologique : « Le fait social, écrit cet auteur, procède historiquement et logiquement du fait écologique, mais aussi il s'en détache historiquement et logiquement, au point de générer d'autres faits écologiques. Il s'agit de deux formes d'organisation étroitement interdépendantes et distinctes qui agissent l'une sur l'autre d'innombrables façons » (Guille-Escuret, 1989, p. 65).

De ces interactions, les naturalistes ont fourni jusqu'à présent les exemples les plus spectaculaires, quand ils dressent le tableau des relations complexes entre nature et industrialisation (Oldfield et Clark, 1990). Les travaux de sciences sociales sont encore trop rares. Parmi eux, l'analyse de André Guilleme pour les écosystèmes urbains des XI^e-XIX^e siècles. L'auteur montre bien comment les aménagements urbains produisent une "civilisation de la putréfaction" qui porte à terme sa propre négation si en retour les techniques et les exigences de salubrité ne venaient modifier une nouvelle fois le milieu (Guilleme, 1983). On peut citer aussi l'étude d'Alain Musset sur le drainage des lacs du bassin de Mexico (Musset, 1991). Quant aux précieux travaux initiés par le programme Environnement du CNRS (PIREN), ils vont également dans le sens d'une intégration des efforts d'approches disciplinaires très diversifiées (Jollivet, 1992 ; Beck et Delort, 1993).

CE QUE L'HISTORIEN CROIT SAVOIR

Les historiens n'ont pas le monopole du passé. Celui de l'environnement appartient, on l'a vu, aussi bien aux naturalistes qu'aux anthropologues. C'est donc ailleurs que réside la spécificité du regard de l'historien. À mon sens, ce dernier croit savoir faire trois choses : jouer sur les durées, lire les représentations en tant que composantes à part entière du réel, articuler les différents niveaux d'analyse de la réalité.

Les temps de l'environnement

De l'historien, on attend d'abord qu'il restitue la logique linéaire des faits. Dans le domaine de l'environnement, la trame chronologique semble accumuler les récurrences. Et pourtant les enchaînements attendus conduisent toujours à insister sur l'irréductibilité de chaque expérience. Ainsi, les défaillances de la mémoire collective amènent à exagérer l'originalité du présent. Tous les paramètres manifestent l'impact de la révolution industrielle sur l'environnement et les courbes matérialisent la formidable accélération des transformations du milieu naturel depuis le milieu du XX^e siècle⁸. Peut-on risquer de prétendre qu'avant les années 1945-1975, il n'y avait pas de problèmes écologiques et donc de nous enfoncer dans un rapport coupable face à l'environnement ? A-t-on jamais vu des catastrophes comparables à celle de Tchernobyl ? Certes non ! Or, le déclin des civilisations anciennes a souvent été attribué de manière simpliste à des crises écologiques : dégradation forestière minant le système agricole (cas de l'Amérique pré-colombienne) ; paralysie des aménagements hydrauliques à cause de l'alluvionnement (Mésopotamie), effets pervers de la déforestation (bassin méditerranéen) (Meiggs, 1982). Dès lors, n'est-il pas légitime de craindre la disparition de la nôtre dans une catastrophe nucléaire ou dans les processus déclenchés par la détérioration de la biosphère et la pollution galopante ? Sans compter que dans les cas précités, la dégradation des conditions naturelles avait au pire un impact régional. Il était donc plausible d'y remédier par des ressources extérieures. Actuellement, en revanche, chacun s'est entendu rappeler que la crise est globale et touche l'écosystème à l'échelle planétaire.

À l'inverse on pourrait vouer l'historien à débusquer dans le passé des similitudes avec notre présent, cette fois-ci non pas pour dramatiser mais plutôt pour banaliser l'aspect novateur des crises écologiques actuelles. En effet, plus que jamais, les analogies sont tentantes et trompeuses. Comment ne pas être séduit par les propos de James Lovelock, le père de l'"hypothèse Gaïa" lorsqu'il affirme que

ces temps multiples, on continuerait à croire qu'il ne s'est rien passé depuis des siècles, et que, brusquement, depuis vingt ou trente ans, nous serions entrés dans une histoire chaude faite de crises écologiques.

Mais voilà, affirmer que l'environnement a une histoire signifie que l'environnement change. De telles modifications ne se déroulent pas seulement dans la longue durée ; elles peuvent être parfois rapides. Ainsi, on observe des laminations annuelles sur les séquences interglaciaires ou glaciaires anciennes. Pour les périodes proches, les rythmes courts ont récemment aiguïté la curiosité du grand public. En effet, médiatisée à l'extrême, la prétendue mort des forêts a été, en Allemagne et en Suisse, pour le citoyen ordinaire, l'exemple du phénomène observable d'évolution rapide. Plus sérieusement, les carottages au Groenland ont montré que le taux de plomb dans l'atmosphère est resté constant durant les derniers millénaires, pour amorcer une lente croissance au XVIII^e siècle et une hausse rapide après 1940. Les eaux de pluies au pH neutre pendant des centaines d'années deviennent acides dès le milieu du siècle. Depuis 1950-1960, l'évolution du CO₂ atmosphérique suit une courbe de croissance régulière : les rejets d'origine anthropique sont en train de doubler en trente ans. Le réchauffement du climat par effet de serre qui en résulte risque de perturber gravement les conditions biologiques d'ici quelques décennies. Pourtant, il n'y a pas que le temps de la nature.

Sans doute, depuis que les sciences de la nature ont inséré l'homme dans la biosphère, il devient plus évident que les sociétés humaines influencent son évolution. Voici que l'environnement vit les mêmes rythmes ambivalents et contrastés que les sociétés humaines. Peut-être faudra-t-il en venir à adopter de nouvelles manières de découper la chronologie ? Aux traditionnelles périodes fondées sur l'événementiel politique, substituer des découpages fondés sur les styles de pollution (microbienne ou chimique) ou sur les types d'énergies (solaire ou fossile). À l'historien incombe surtout la tâche d'articuler les différents temps, celui de la Nature et celui

des hommes, en montrant, par exemple, que dans les phénomènes d'acidification et d'eutrophisation, il n'y a pas seulement les effets des activités humaines mais un ensemble de facteurs naturels et anthropiques en partie autonomes. Ces derniers peuvent aussi se recouper et se maximiser du fait de leur interaction. Loin de nous toutefois la tentation de vouloir expliquer les comportements par des facteurs naturels (risque du déterminisme). Au contraire, l'articulation des différents temps démontre que l'échelle des phénomènes naturels n'est pas entièrement réductible à celle des comportements humains. Un abîme « sépare le temps de l'histoire humaine de celui de l'évolution biologique ou la systématité de l'organisme de celle d'un système social » (Passeron, 1991, p. 24). Cet abîme n'empêche pas pour autant phénomènes naturels et actions humaines de s'influencer fortement les uns et les autres⁹.

Enfin, la réflexion sur le temps de la nature et le temps des sociétés nous porte à penser de manière différente les notions de réversibilité, d'équilibre et de rupture. Le nouveau concept d'irréversibilité est peu familier aux historiens par la dynamique qu'il donne au déroulement du temps : le changement amorcé par l'action anthropique est inéluctable et ses effets peuvent se manifester bien après que la cause initiale a cessé. Ce type de questionnement appliqué aux écosystèmes du passé pourrait peut-être donner des résultats pratiques utiles à la décision en matière de politique à long terme.

Les usages sociaux de la Nature

Le temps des sociétés a lui aussi ses mystères. Un certain nombre de situations historiques ne peuvent pas s'expliquer sans prendre en compte d'autres dimensions que celles de la réalité objective.

En voici un exemple. En 1923, dans le cadre des réparations imposées à l'Allemagne par les Alliés, le gouvernement français partisan de ce qu'il appelle les "gages en nature" donne l'ordre d'occuper la Ruhr. On sait que pour protester contre la présence de troupes

étrangères, les Allemands pratiquent la résistance passive. La production industrielle qui intéressait les Français est pratiquement paralysée durant une année. Pour la France c'est un échec. Pour la Nature par contre, c'est une année idyllique. Les effets de l'arrêt des activités polluantes sont spectaculaires : disparition du smog, vitalité nouvelle de la végétation dans une région où l'on connaissait le problème des pluies acides, sans se préoccuper de diminuer les émissions toxiques, mais où l'on s'affairait plutôt à créer des variétés d'arbres plus résistantes aux émissions d'acide sulfurique ; niveau record de la production agricole (les paysans habitués à des récoltes chétives obtiennent des doubléments de rendements). Et pourtant, malgré cette qualité de vie retrouvée, le gouvernement Stresemann fait cesser la résistance passive. Il faut savoir que la population en subissait les conséquences par le chômage et le cortège de misères qui lui est attaché. De telle sorte qu'on a repris d'enthousiasme la production sans égard pour l'environnement.

Cet exemple attire l'attention sur deux évidences. D'abord, le souci de la qualité de vie est très récent et seules des sociétés riches peuvent se permettre le luxe de vivre écologiquement. Ensuite, le constat que les attitudes par rapport à l'environnement sont complexes et changeantes. Il y a autant de configurations de rapports à l'environnement que de sociétés dans le temps et dans l'espace. Toute société construit ses propres représentations de l'environnement.

Après avoir été longtemps négligé ou méprisé, ce type de préoccupation commence à être pris en considération par les instances de recherche. « Il est indispensable, peut-on lire dans les déclarations d'intention du programme Environnement du CNRS, de décoder les stratégies sociales dont elles [les questions d'environnement] sont l'objet, afin de dépasser les apparences et de comprendre ce que, dans une situation donnée, recouvrent réellement les références à l'environnement »¹⁰. Autrement dit, il faut admettre une bonne fois qu'il n'est pas possible de réduire l'histoire humaine aux déterminations de la nature. Augustin Berque, dans un petit livre

stimulant, dénonce ce qu'il appelle la "chimère subjectivore" des écologues, comme si la relation d'une société à la nature était seulement physique (Berque, 1990). Au contraire, ce qui nous intéresse au plus haut point, c'est la fabrication idéologique et pratique de l'environnement par et dans les sociétés¹¹.

Nous savons combien les problèmes environnementaux sont perçus par les sociétés humaines de manière différenciée. Aux inquiétudes des uns correspond l'insouciance des autres. À tel point que pour écrire une véritable écohistorie, une approche par l'idéologie et les mentalités s'impose. La Nature est à replacer dans le contexte social où elle fonctionne comme enjeu symbolique et économique. À côté de la matérialité de l'environnement, l'image que l'on s'en donne est d'importance, au point de constituer tout un pan de sa réalité et de son histoire. Évolution des usages sociaux de la Nature et évolution de la sensibilité à l'environnement vont de pair. C'est ce qui permet de comprendre le destin des problèmes écologiques. Au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, l'une des grandes préoccupations était la déforestation et la peur de manquer de bois, non sans raisons puisque la crise qui s'était ouverte en Angleterre au XIV^e siècle avait atteint un niveau dramatique au XVII^e siècle avant de toucher le continent. Or, la crise s'estompée ensuite et, depuis le XIX^e siècle, en Europe occidentale, les surfaces boisées ne cessent de croître. Le problème a été résolu par la substitution de la houille au bois de telle sorte qu'aujourd'hui, on ne sait que faire des ressources ligneuses. Autre exemple, dans les années 1880, il est question d'une pénurie probable de charbon, étant donné le rythme d'exploitation des gisements et les perspectives de la croissance industrielle. Divers projets d'utilisation de l'énergie solaire sont même élaborés en Allemagne et en Angleterre. Pourtant l'utilisation nouvelle de l'électricité, source d'énergie renouvelable du moins dans sa variante hydraulique, relègue les inquiétudes à des époques ultérieures, comme la nôtre. Avec la découverte récente de la Nature en ruine en Europe de l'Est, il apparaît que quarante ans d'industrialisation à outrance justifiés par l'idéologie (en RDA et

Tchécoslovaquie particulièrement) ont été également quarante ans d'insouciance écologique. Depuis un certain nombre d'années, on constate que derrière le culte de la cheminée d'usine, il y a non seulement un désastre économique sans précédent mais aussi un désastre écologique. Les régimes communistes lèguent des rivières mortes et des forêts malades, des paysages ravagés et des villes irrespirables. Voilà qui montre si besoin est qu'on ne peut séparer idéologie et écologie. D'un autre point de vue et à une autre échelle, la Nature se porte bien dans ces mêmes pays d'Europe de l'Est. On y trouve encore des biotopes intacts et des variétés d'animaux depuis longtemps disparues en Europe occidentale.

Une véritable histoire de l'environnement n'a pas d'autre objectif que d'aider les hommes d'aujourd'hui à mieux cerner ce type d'attitudes et de réalités complexes, qu'elles soient du passé ou qu'elles préoccupent notre présent. Les historiens de l'environnement doivent avoir l'ambition de fournir quelques fils conducteurs à une remise en perspective historique de notre rapport imaginaire actuel à l'environnement.

Varier la focale d'observation

Comment donc spécifier autant de configurations de rapports à l'environnement, dans le temps et dans l'espace ? Chaque époque, comme chaque société et chaque groupe d'acteurs sociaux, a son mode de rapport à l'environnement et, partant, sa logique d'insertion dans les écosystèmes.

La principale difficulté est de passer d'une macrohistoire des sociétés et de l'environnement (les tendances lourdes) à une étude plus fine des attitudes individuelles et du vécu. Comment ensuite articuler la macroanalyse avec la réalité des situations historiques concrètes ? Tels sont les problèmes méthodologiques majeurs. Habile à jouer sur les variations temporelles, l'historien doit aussi convaincre en variant les échelles d'observation. À chaque niveau d'analyse, en effet, la réalité se présente de manière différente¹².

9. Sur la question des temporalités, voir l'excellent article de Deléage et Hémerly (1989).

10. CNRS, Programme interdisciplinaire de recherche "Environnement". Orientation et programmation scientifiques, Paris, 1990, p. 13.

11. Je reprends de mémoire une formule utilisée, je crois, par Georges Guille-Escuret.

12. Je remercie Bernard Lepetit de m'avoir rendu attentif à ce jeu des focales et à la nécessité de varier les échelles d'observation. Sur ce point et beaucoup d'autres, je suis redevable aux discussions de son séminaire "Histoire et Espace" de l'école des hautes études en sciences sociales.

MACRO ET MICRO-HISTOIRE

La faveur que connaît aujourd'hui l'approche micro-historique s'inscrit en réaction à une histoire sociale convaincue que seul le global, le grand nombre, la régularité, la longue durée et les espaces de grande dimension méritent l'attention.

Née en Italie durant les années soixante-dix, la micro-histoire remet en valeur le vécu particulier, l'espace expérimental, les événements minuscules de communautés restreintes. Cette « histoire au ras du sol » (Revel, 1989) est attentive à reconstruire méticuleusement les objets qu'elle étudie et les catégories qu'elle utilise pour les penser. C'est ici qu'intervient la règle méthodologique essentielle de la variation des échelles d'observation. Attentifs à la multiplicité des contextes, l'historien découvre aussi des réalités différentes et sa tâche « consiste à relier entre elles ces réalités dans un système d'interactions aux multiples entrées » (Revel, 1989, p. XXXII).

Si l'on regarde les choses de loin, on s'aperçoit que dans tout mode de relation à l'environnement, on trouve une série de constantes dont l'articulation originale selon les sociétés et les époques produit un schème culturel dominant (Walter, 1990B). Sans doute l'historien va-t-il s'attacher avec prédilection à repérer les régularités du rapport à l'environnement. Ainsi, la permanence dans la société occidentale d'un rapport émotionnel à la Nature a conduit à confondre souvent paysage et environnement alors que le paysage n'est qu'une dimension sensible de l'extériorité. Ainsi, la croyance au progrès. Pendant longtemps, jusqu'à la remise en cause de ce mythe dans les années 1970, les sociétés occidentales ont estimé que tôt ou tard, les progrès scientifiques devaient apporter les solutions aux accidents de parcours que constituent les agressions industrielles et chimiques. Ou encore le fait que jusqu'aux années soixante de notre siècle, on ait mis entièrement sur les capacités naturelles de dilution par le milieu en reportant du local au régional, du régional à l'échelle planétaire, le recyclage des déchets liquides, solides et gazeux dont la toxicité était par ailleurs reconnue.

Si l'on passe maintenant à une échelle micro-historique, on s'aperçoit que les problèmes à étudier sont différents. Les rapports conflictuels entre les habitants d'une vallée et l'usine d'aluminium responsables des émissions fluorées ne sauraient se ramener à un enjeu environnemental ; ce dernier est même totalement absent, parce que sublimé par les intérêts matériels de la simple survie d'une entreprise industrielle d'un côté, de maraîchers et d'éleveurs de l'autre (Walter, 1990A, p. 183-184 et 257-258). Dans un tout autre domaine, l'analyse méticuleuse des sources ponctuelles relatives à la présence du saumon en France révèle que la conception largement admise de sa disparition depuis deux siècles est sans fondement (Thibault, 1993). L'étude précise du cycle biologique du saumon en relation avec l'homme repose à l'évidence sur une problématique totalement différente que celle des enjeux idéologiques dont profite la thèse d'une raréfaction de l'espèce. Voilà une démarche scientifique exemplaire qui en

dit long sur les mystifications médiatiques dont nous sommes aujourd'hui victimes en matière d'environnement.

On s'attendrait à ce que l'émergence du nouveau concept fondateur, celui d'environnement compris comme environnement physique matériel, naturel et construit par l'homme, ait permis de débarrasser le rapport à l'environnement de toute gangue imaginaire. En principe, l'utilisation du concept "environnement" évacue la composante sociale et phénoménologique mais celle-ci n'en est pas moins présente et irréductible. Que l'écologie soit un savoir scientifique avec un objet scientifique délimité tend à faire accroire que les considérations idéologiques ont été éliminées. L'avancée des sciences écologiques a pu conduire à penser que la subjectivité n'avait plus cours. Rien n'est moins sûr. Un des apports essentiels de la démarche historique est donc bien de remettre le processus d'objectivation en perspective pour montrer, par exemple, que l'écologisme actuel n'est qu'un mode de rapport historique à l'environnement global qui ne saurait échapper à l'emprise des représentations.

(Reçu le 22 septembre 1993)

LES REPRÉSENTATIONS

Par réaction contre un certain impérialisme de l'histoire économique et sociale attachée à comprendre les structures objectives du réel, les historiens ont réintroduit dans leurs analyses, durant les années 1970-80, des représentations plus subjectivistes de la réalité. Cette histoire des représentations recouvre des domaines aussi hétérogènes que les idéologies, les mentalités, l'imaginaire et le symbolique, c'est-à-dire, en un mot, s'intéresse à la manière dont les sociétés se donnent à voir à elles-mêmes.

En histoire de l'environnement, une telle démarche est essentielle. L'anthropologue britannique Keith Thomas a ouvert la voie avec un grand livre paru en 1983 (Thomas, 1985). Il a profondément renouvelé notre compréhension des sociétés anciennes par son étude des mutations des sensibilités à l'époque moderne. L'historien ne peut ignorer le fonctionnement des dispositifs intellectuels et affectifs de l'appropriation de la Nature par les différentes sociétés. Ce sont des attitudes contemplatives (d'admiration, d'ignorance, de crainte) ou volontaristes (transformation, défense ou protection) qu'il faut décrypter.

Références

- Barrau J. (1990). Les hommes dans la Nature, *Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des mœurs*, t. I, Paris, Gallimard.
- Beck C. et Delort R. (1993). *Pour une histoire de l'environnement. Travaux du programme interdisciplinaire de recherche sur l'environnement*, Paris, CNRS Éditions.
- Berque A. (1990). *Médiance de milieux en paysages*, Montpellier, Reclus.
- Braudel F. (1949). *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin.
- Braudel F. (1958). Histoire et sciences sociales. La longue durée, *Annales E.S.C.*, 13, 725-753.
- Brimblecome P. et Pfister C. (1990). *The Silent Countdown. Essays in European Environmental History*, Berlin, Springer-Verlag.
- Debeir J.-C., Deléage J.-P., Hémy D. (1986). *Les servitudes de la puissance. Une histoire de l'énergie*, Paris, Flammarion.
- Deléage J.-P. et Hémy D. De l'éco-histoire à l'écologie-monde, *L'homme et la société. Revue internationale de recherches et de synthèses en sciences sociales*, 23, N° 91/92, 13-30.
- Delort R. (1983-84). Ueberlegungen zu einer historischen Oekologie. Eine Uebersicht, in Wapnewski P., *Wissenschaftskolleg zu Berlin*, 112, 49-62.
- Delort R. (1984). *Les animaux ont une histoire*, Paris, Éditions du Seuil.
- Delort R. (1993A) Flore, bestiaire et paysage composent un imaginaire commun, in Compagnon A. et Seebacher J., *L'Esprit de l'Europe. 1. Dates et Lieux*, Paris, Flammarion, 220-228.

Delort R. (1993B). Pour une histoire de l'environnement, Beck C. et Delort R. (éd.), *Pour une histoire de l'environnement. Travaux du programme interdisciplinaire de recherche sur l'environnement*, Paris, CNRS Éditions.

Delort R. (1990). Introduction, *La France de l'an Mil*, sous la direction de Delort R., Paris, Éditions du Seuil, p. 7-26.

Descola P. (1988). Le déterminisme famélique, Cadoret A. (éd.), *Chasser le naturel*, Paris, Éditions de l'EHESS, 121-136.

Duplessy J.-C. et Morel P. (1990). *Gros temps sur la planète*, Paris, Odile Jacob.

Febvre L. (1922). *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, Albin Michel.

Friedberg C. (1992). La question du déterminisme dans les rapports homme-nature, Jollivet M. (sous la direction de) (1992) *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, Paris CNRS Éditions, 55-68.

Goubert J.-P. (1986). *La Conquête de l'eau. L'avènement de la santé à l'âge industriel*, Paris, Robert Laffont.

Guille-Escuret G. (1989). *Les sociétés et leurs natures*, Paris, Armand Colin.

Guillaume A. (1983). *Les temps de l'eau. La cité, l'eau et les techniques*, Seyssel, Champ-Vallon.

Hainard Fr. (1992). *Environnement et société : la contribution des Sciences sociales*, Actes du colloque de Neuchâtel, Commission nationale suisse pour l'UNESCO, Berne.

Jollivet M. (sous la direction de) (1992). *Sciences de la nature, sciences de la société. Les passeurs de frontières*, Paris CNRS Éditions.

Lepetit B. (1986). Espace et histoire : hommage à Fernand Braudel, *Annales E.S.C.*, N° 6, 1187-1191.

Le Roy Ladurie E. (1967). *Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, Flammarion.

Le Roy Ladurie E. (1974). Histoire et environnement, *Annales E.S.C.*, 29, 537.

Lovelock J. (1990). *Les âges de Gaïa*, Paris, Robert Laffont.

Meiggs R. (1982). *Trees and timber in the ancient Mediterranean World*, Oxford, Clarendon Press.

Michelet J. (1843). *Introduction à l'histoire universelle*, 3^e éd., Paris, Hachette.

Musset A. (1991). 1492-1992 - *De l'eau vive à l'eau morte. Enjeux techniques et culturels dans la vallée de Mexico (xv^e-xix^e siècles)*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.

Nash R. (1970). *Environmental History, The State of American History*, edited by Bass H.J., Chicago, Quadrangle Books, 249-260.

Oldfield F. and Clark R.L. (1990). Environmental History - The Environmental Evidence, in Brimblecome P. et Pfister C., (éd.), *The Silent Countdown. Essays in European Environmental History*, Berlin, Springer-Verlag, 137-161.

Passeron J.-C. (1991). *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan.

Pfister C. (1984). *Das Klima der Schweiz von 1525 bis 1860 und seine Bedeutung in der Geschichte von Bevölkerung und Landwirtschaft*, Bern, Haupt.

Pfister C. (1990). The Early Loss of Ecological Stability in an Agrarian Region, in Brimblecome P. and Pfister C., (éd.), *The Silent Countdown. Essays in European Environmental History*, Berlin, Springer-Verlag, 37-55.

Radkau J. (1993). Was ist Umweltgeschichte ?, *Umweltgeschichte heute : Neue Themen und Ansätze der Geschichtswissenschaft - Beiträge für die Umwelt-Wissenschaft*, hrsg. von Simon C. Mannheim, Landesmuseum für Technik, 86-107.

Revel J. (1989). L'histoire au ras du sol, Levi G., *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du xv^e siècle*, Paris, Gallimard.

Roberts N. (1989). *The Holocene. An Environmental History*, Oxford/New York, Blackwell.

Sieferle R. P. (1982). *Der unterirdische Wald. Energiekrise und Industrielle Revolution*, Munich, C.H. Beck.

Simmons I. G. (1989). *Changing the Face of the Earth. Culture, Environment, History*, Oxford/New York, Blackwell.

Thibault M. (1993). Premiers éléments de l'éco-histoire du saumon atlantique en France, Beck C. et Delort R. (éd.), *Pour une histoire de l'environnement. Travaux du programme interdisciplinaire de recherche sur l'environnement*, Paris, CNRS Éditions, 145-154.

Thomas K. (1985). *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*, Paris, Gallimard.

Walter F. (1990A). *Les Suisses et l'environnement. Une histoire du rapport à la nature du xvii^e siècle à nos jours*, Genève, Editions Zoé.

Walter F. (1990B). The Evolution of Environmental Sensitivity 1750-1950, Brimblecome P. et Pfister C., (Eds.), *The Silent Countdown. Essays in European Environmental History*, Berlin, Springer-Verlag, 231-247.

Worster D. (1988). Appendix : Doing Environmental History, *The Ends of the Earth. Perspectives on Modern Environmental History*, Éd. by Worster D., Cambridge, Cambridge University Press.

Résumé : L'historien et l'environnement : vers un nouveau paradigme

Les développements récents des sciences de l'environnement posent à l'historien un certain nombre de problèmes méthodologiques. Considérer, en effet, les sociétés comme des composantes d'écosystèmes oblige à reprendre la question complexe des articulations du temps de l'environnement et du temps de l'histoire humaine. Il ne s'agit pas seulement pour l'historien d'étudier dans le temps des objets naturels (la faune et la flore par exemple) mais de penser en termes d'interactions les relations de l'homme et de l'environnement dans la durée. Selon une telle perspective, l'apport de l'histoire peut se ramener à trois propositions. D'abord, l'historien prétend à une certaine habileté à réfléchir sur les différentes temporalités des phénomènes naturels et sociaux. Ensuite, il manifeste une attention marquée non seulement aux aspects purement physiques de l'environnement mais également à ses composantes subjectives (les représentations sociales). Enfin, la démarche historique ne peut faire l'économie d'une certaine capacité à varier les niveaux d'analyse et à articuler les tendances macro-historiques avec des observations micro-historiques.